

1
R. Th. B. n.

RENÉ DUSSAUD

MEMBRE DE L'INSTITUT

EDMOND POTTIER

(1855-1934)

(Extrait de la Revue *Syria*, 1934)

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

12, RUE VAVIN (VI^e)

—
1934

Bibliothèque Maison de l'Orient



135738

EDMOND POTTIER

(1855-1934)

Après Gaston Migeon ⁽¹⁾, *Syria* perd Edmond Pottier qui, dès le début, par sa science, son autorité morale et sa bonne grâce, a rendu tant de services à notre périodique. Encore récemment il avait pris la peine d'écrire un compte rendu très étudié sur les récentes fouilles de Ninive et leur stratigraphie : nos lecteurs le trouveront dans la bibliographie de ce fascicule. Ainsi, jusque par delà la tombe, il aura témoigné son vif intérêt pour les questions que soulèvent les céramiques susienne et mésopotamienne. Créateur de la classification céramique susienne où il avait démêlé les deux styles I et II, il s'était trouvé depuis quelques années devant un problème nouveau : une céramique voisine du style I apparaissait à la fois dans les couches profondes des cités sumériennes et sur tout le plateau iranien. Pottier définit cette céramique comme style I *bis* parce qu'il y voyait alors un dérivé du style I.

Il y a quelques mois à peine, il lut devant l'Académie des Inscriptions un mémoire, qui doit paraître dans les *Mélanges Maspero*, où il reprenait d'ensemble toute la question, en se fondant notamment sur les constatations précises de MM. Contenau et Ghirshman à Néhavend ⁽²⁾, et il reconnaissait que le plus ancien des trois styles était le I *bis*. En conséquence, il proposait de le dénommer style proto-iranien.

Nous citons cet exemple de sa dernière activité dans le domaine oriental, pour montrer avec quelle vigilance et quelle conscience il ne cessa jamais de s'intéresser aux questions de civilisation orientale et de s'adapter aux découvertes progressives.

Comment cet humaniste au sens le plus large, comme le définissait M. Ma-

⁽¹⁾ Voir la notice écrite par EDMOND POTTIER, dans *Syria*, 1930, p. 309-310.

⁽²⁾ Le mémoire de MM. CONTENAU et GHIRSHMAN a paru dans *Syria*, 1933, p. 1.

zon dans sa notice lue devant l'Académie des Inscriptions au lendemain des obsèques, ce fin athénien épris de l'art aimable des céramistes et des coroplastes grecs, était-il passé dans le camp des barbares? Il faut décidément admettre aussi un miracle oriental qui n'a rien d'un mirage, car Edmond Pottier, vraiment pénétré par l'esprit attique, n'était pas homme à se laisser prendre à des billevesées.

Né à Sarrebrück en 1855, il sortit allègrement premier de l'École Normale supérieure en 1874. Il séjourna en Grèce de 1877 à 1880 comme membre de l'École française d'Athènes. Sa vocation fut déterminée par les trouvailles qu'il fit dans les années 1880-82, avec ses camarades Salomon Reinach et Alphonse Veyries, dans la nécropole de Myrina, en Asie Mineure. Mais, dès Athènes aussi, son esprit s'ouvrit aux choses de l'Orient, lorsqu'en compagnie de son camarade Baudouin, il visita Chypre et la Syrie. Rentré en France, il professa successivement aux Universités de Rennes et de Toulouse, puis, en 1884, il entra comme attaché au musée du Louvre.

En 1881, l'organisation de nos collections nationales avait subi une transformation notable: le département des Antiquités Orientales et de la Céramique antique avait été constitué et confié à Léon Heuzey. Clermont-Ganneau ne se consola jamais, lui qui avait bataillé pour montrer l'utilité de cette création, de s'être vu préférer Ledrain comme conservateur-adjoint. Ledrain avait alors les faveurs — il les perdit dans la suite — de Léon Heuzey et de son conseiller Jules Oppert.

En 1884, Pottier est agrégé au département au titre de la céramique antique, mais dès 1886, Léon Heuzey le charge de le suppléer à l'École du Louvre qui s'organisait, depuis 1882, comme un prolongement pédagogique des divers départements du Musée. Le jeune maître s'occupe tout d'abord de céramique grecque; mais à partir de 1901-1902, il développe dans son cours l'étude des séries orientales du département, en commençant par la stèle des Vautours, le précieux vase en argent d'Entéména, les statues de Goudéa, pour descendre par l'art assyrien et l'art perse jusqu'aux confins de l'Ionie et, par delà les mers, jusqu'au buste de la Dame d'Elché, cet émouvant chef-d'œuvre d'art composite.

A partir de 1905-1906, il étudie les envois de la mission de Morgan qui révélait les trésors d'époque préachéménide conservés dans les flancs de l'acro-

pole de Suse. Devenu chef du département, il entreprend cette pénétrante étude archéologique des monuments de la haute antiquité élamite, qui aboutit au tome XIII des *Mémoires de la Délégation en Perse* (Paris, 1912). Dans ce beau volume, depuis longtemps épuisé, il n'institue pas seulement le classement de la céramique susienne, il en marque l'originalité et l'importance, puis, de cet observatoire de Suse, il trace le plus large horizon.

Il revint sur cette partie essentielle de son œuvre à la fin du *Catalogue des antiquités de la Susiane* (2^e éd. 1926), publié en collaboration avec son élève Maurice Pézard. On trouve là quelque atténuation à ses premières thèses, ainsi sur les rapports anciens entre l'Égypte et l'Élam, dont il reconnaît que les techniques céramiques sont très différentes. Atténuation aussi dans les larges comparaisons vers l'est et vers l'ouest qu'il avait si curieusement établies, mais en décomposant le décor géométrique en éléments simples, ce qui n'allait pas sans quelque danger dont il fut le premier à s'apercevoir : « J'ai résisté, confie-t-il, à l'idée d'en faire le point de départ unique, la source primordiale de toutes les fabrications céramiques qui ont suivi, y compris celles de la Grèce, parce qu'une industrie aussi répandue que la poterie, aussi nécessaire à l'homme naît spontanément dans beaucoup d'endroits et que les artisans trouvent naturellement pour le décor et la technique un outillage uniforme ⁽¹⁾. »

Dans nombre de cas, cependant, il admettait une transmission, notamment vers l'ouest par l'intermédiaire hittite « dont la puissance se forme et grandit vers le xvi^e siècle, juste à l'âge où la Babylonie, d'une part, a depuis longtemps conquis son complet développement et où, d'un autre côté, le grand empire insulaire des Égéens est en pleine prospérité ⁽²⁾ ».

La question des transmissions fait encore l'objet de ses préoccupations dans le second fascicule de son *Art Hittite* où il cherche sa voie entre le « monogénisme » et le « polygénisme ». Mais il faut attendre la publication posthume de son article des *Mélanges Maspero* pour posséder sa pensée dernière, car, tout en se multipliant, les termes de comparaison nous reportent à une antiquité insoupçonnée.

La perspicacité d'Edmond Pottier a servi bien souvent la science. On en

⁽¹⁾ *Catalogue des Ant. de la Susiane*, 2^e éd., p. 225-226.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 227.

eut un exemple typique le jour où fut découvert à Byblos le premier tombeau royal contemporain de la XII^e dynastie égyptienne. Au milieu d'objets proprement égyptiens ou fortement influencés par l'Égypte, ce qui entraînait certains historiens à faire de Byblos une simple dépendance de la vallée du Nil, Pottier montra que la harpè de bronze trouvée au côté du mort, bien que décorée de l'uraeus égyptien, était une arme asiatique et spécialement sumérienne que, seule, l'invasion des Hyksos fit pénétrer en Égypte où elle devint la *khopesh* ⁽¹⁾.

Il fut le modèle des conservateurs, accueillant aux travailleurs, attentif à enrichir toutes les branches de son département et à en publier des catalogues. Dès son vivant son nom fut donné à une des salles de l'École du Louvre.

Nous n'esquissons ici que l'œuvre d'Edmond Pottier concernant l'art oriental pour montrer que son activité dans ce domaine ne le cédait pas à celle qu'il manifesta sur le terrain des antiquités grecques et que de plus compétents retraceront ailleurs. On ne peut, cependant, passer sous silence le prodigieux effort qu'il accomplit pour renflouer le *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* et, quand cette œuvre fut achevée grâce à sa ténacité, il en entreprit une autre plus audacieuse encore, le *Corpus vasorum antiquorum*.

Par l'ampleur de ses connaissances, son dévouement et son urbanité, le rôle d'Edmond Pottier à l'Académie des Inscriptions, où il occupait depuis 1899 le fauteuil de Devéria, fut considérable. Il était peu de discussion importante touchant l'art antique, et cela dans toutes les civilisations, où il ne faisait entendre ses avis judicieux ; il était chargé de rendre compte chaque année des travaux de l'École archéologique française de Jérusalem ⁽²⁾.

Il ne jouissait pas d'une moindre autorité partout où l'on faisait appel à sa compétence si étendue, au Conseil des Musées Nationaux où il entra après avoir demandé sa mise à la retraite, dans plusieurs commissions au Ministère de l'Éducation nationale, aux assemblées de l'Union interacadémique. Toutes

⁽¹⁾ *Syria*, III, p. 298.

⁽²⁾ Les deux premiers de ces rapports ont paru dans *Syria*, III, p. 329 et IV, p. 316, en outre des Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions. La *Revue de l'Histoire des Religions*, 1934, I, p. 147-148 vient de publier la note du savant maître à propos d'un article

de M. Marc Lods sur le brûle-parfums de Ta'annak, où ce dernier nous paraît présenter les meilleures raisons pour conclure à un ustensile du culte, culte privé peut-être, mais culte tout de même. On ne conçoit guère les Palestiniens du VIII^e siècle avant notre ère, brûlant de l'encens sans l'offrir aux dieux.

ces occupations, toutes ces charges ne l'avaient pas détourné d'accepter une part de responsabilité dans la direction de *Syria* et sa collaboration y fut active.

Dès le tome I (1920), en des temps encore incertains, il avait entrepris ses utiles recherches sur l'art Hittite ⁽¹⁾ dans ses manifestations en Syrie, c'est-à-dire, comme on le reconnaît aujourd'hui, postérieurement à la chute du grand empire de Boghaz-Keui. Il ne fallait rien de moins que sa grande expérience pour démêler, dans des produits relativement tardifs, l'originalité de cet art et pour démontrer qu'il ne joua pas à l'égard de l'art assyrien le rôle subalterne d'imitateur et de disciple que lui attribuait Perrot avec la plupart des savants de son temps : « Il eut, croyons-nous, ajoutait-il, un style et un caractère propres, différents de ceux de l'Assyrie et, en plusieurs cas, il semble bien qu'au contraire l'Art assyrien emprunta aux Hittites. » La vue est juste, mais la question se complique aujourd'hui de l'art mitannien et de l'art iranien dont les bronzes du Louristan sont une manifestation éclatante.

Nous lui devons une fine analyse de *la statue de Metellé* ⁽²⁾ (l. : Mektellé) provenant d'Arslan Tash, site mésopotamien que M. Thureau-Dangin devait fouiller si heureusement quelques années plus tard, et sa monographie de *la Nécropole de Cheikh Zenad* ⁽³⁾, près de Tripoli, est un modèle du genre.

Il serait superflu d'insister sur les hautes qualités morales de l'homme, sur la nature sensible qu'il cachait dans une âme de stoïcien. Contentons-nous de dire que c'est un grand savant qui a disparu le 4 juillet 1934, un professeur exceptionnellement doué, notre meilleur archéologue. Ce fut aussi un homme de grand cœur et *Syria* conservera avec ferveur la mémoire de ce maître aimé.

RENÉ DUSSAUD.

⁽¹⁾ *Syria*, I, p. 169 et 264 ; II, p. 6 et 96 ; V, p. 1. Depuis, ces pages ont été groupées avec des articles du *Journal des Savants* en deux fascicules (in-4° de 100 + 80 pages)

sous le titre *L'Art hittite*.

⁽²⁾ *Syria*, II, p. 203.

⁽³⁾ *Syria*, VII, p. 193 et VIII, p. 174.

TOURS. — IMPRIMERIE ARRAULT ET C^{ie}
